

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

26, RUE DROUOT (IX^e)

23^e Année — N^o 181

Avril 1905

PAQUES



Abonnement { France..... 36 francs
d'un an { Etranger (Union postale). 42 —

PRIX { 3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ame inquiète

Pastel de C.-L. MULLER

Ayuntamiento de Madrid

1720 • 1760

CHOCOLAT LOMBART

Au Fidèle Berger

CHOCOLATS
BONBONS
CONFISERIE FINE
DRAGÉES-BAPTÊMES

9, B^{ard} de la Madeleine

USINE ET BUREAUX
75 Avenue de Choisy
PARIS

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS

par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermis sent, reconstituent les SEINS, effacent les saillies osseuses des épaules et donnent au buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes pour la santé. Approuvées par les célébrités médicales. — Résultat durable.

FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 Franco.

RATIE, Ph^{en} 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)

Dépôts: Bruxelles, Ph^{ie} SAINT-MICHEL; Genève, Droguerie CARTIER & JORIN

CYCLES GEORGES RICHARD

23 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

MATÉRIEL COMPLET DE PHOTOGRAPHIE **KODAK**

SANS CABINET NOIR

Comprenant: Un Appareil KODAK se chargeant **EN PLEIN JOUR**
avec Une Machine KODAK à développer **EN PLEIN JOUR**
les Manuels Les pellicules et les produits nécessaires pour exécuter les 12 premiers clichés.

DEPUIS **24^{fr} 50** En vente dans toutes les bonnes Maisons de fournitures photographiques.

CATALOGUE ILLUSTRÉ GRATIS SUR DEMANDE

EASTMAN KODAK

PARIS 5, Av. de l'Opéra 4, Pl. Vendôme
LYON 26 et 28, Rue de la République
BRUXELLES 36, Rue du Fossé-aux-Loups

Société anonyme Française au Capital de 1.000.000 de Frs

ASTRIS

PARFUM L. T. PIVER PARFUM PARIS

LES CAPSULES D' **APIOL**

DES DES **JORET & HOMOLLE**

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Le Fl. 4^{fr} 50 F^{rs}. Ph^{ie} SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

CADEAU

utile et de valeur offert à tout acheteur

AVIS ET BON CONSEIL

Pour avoir une bonne montre garantie et au prix réel de fabrication, écrivez à E. DUBAS, Directeur du **GRAND CONCOURS NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANCON** (Doubs), qui envoie gratis et franco le magnifique album illustré contenant le plus grand et le plus beau choix de montres, bijouterie, réveils et pendules.

Nouvelle montre **CHRONOMETRE LA NATIONALE**, boîte acier noir ou métal blanc, ancre 15 rubis, réglée à 20 secondes par jour, 23 fr.; qualité extra, réglée à 10 secondes, 35 fr. Se fait également en argent, plaqué or et gr. PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE.

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles. FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions: Lille, 1902; Reims, 1903; Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET FILS

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent un timbre 500 JEUNET, INVENTEUR

[Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie]

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE

Plus de cheveux blancs

CONCENTRÉ WILSON

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50

TAVERNIER, Chim-Pharm.
43, quai Fulchiron, Lyon.

GLACIÈRE PORTATIVE

Produit en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des Glaces, Sorbets, vins frappés, etc., par un Sel inoffensif. Prospectus franco.

J. SCHALLER, 332, Rue St-Honoré, PARIS.

AUTOMOBILES ET CANOTS A VAPEUR

GARDNER-SERPOLLET



Téléph. 905.99 - 927.84

Cruiser Gardner-Serpellet

PARIS — 9 & 11, Rue Stendhal, 9 & 11 — PARIS

L'ingénieur LÉON SERPOLLET nous réservait deux surprises pour la saison 1905. Il nous a dévoilé la première au dernier Salon de l'Automobile en exposant la voiture **9 Hp 1905** qui a fait l'admiration de tous les chauffeurs. Le type 1905, avec son radiateur à l'avant, son générateur arrière, surbaissé et presque invisible, est impossible à différencier à l'œil des voitures à pétrole et réalise, pour le touriste, la voiture idéale: il est, en effet, d'une souplesse d'allure et d'une facilité de direction incomparable; le plus léger à puissance égale, le plus rapide, le plus régulier et le plus endurant; son aptitude à grimper les côtes est célèbre; enfin, le petit cheval alimentaire régulateur automatique des pompes à eau et à pétrole, permet de rester en pression à l'arrêt et de repartir instantanément.

Sa seconde surprise vient de nous être révélée à l'occasion du meeting de Monaco: le canot que M. SERPOLLET a envoyé aux Régates de Monaco n'est pas un canot de course; le constructeur a estimé en effet qu'il devait s'orienter du côté pratique, et a jugé inutile de présenter un racer destiné uniquement à des épreuves sportives; il a voulu au contraire montrer un bateau solide, stable, et durable, et dont l'incontestable utilité permettrait de combler une lacune en fournissant à la marine un type de canot ayant toutes les qualités nautiques qu'elle est en droit d'exiger; c'est ce qui a déterminé le constructeur à faire la coque en tôle d'acier, qui seule peut garantir l'endurance et la solidité.

Il convient d'ajouter les avantages suivants:

1^{re} Ceux procurés par l'emploi de la vapeur à la mer, seul agent souple, doux, d'une obéissance pour ainsi dire instantanée, absolument silencieuse, d'une manipulation des plus simples, et familière aux mécaniciens de la marine;

2^{re} La sécurité à bord garantie par l'utilisation du pétrole lampant ininflammable; la condensation de l'eau emportée est rigoureusement complète; la vitesse fournie par le moteur léger qui a été étudié spécialement pour cette application, d'une mise en marche quasi instantanée, sans caprices, sans ratés d'allumage, par conséquent sans panne, est supérieure à celle fournie par tout autre moteur de même force.

Le type que nous reproduisons ici est un cruiser de 8 mètres, qui, comme nous l'avons dit, a figuré aux Régates de Monaco. M. SERPOLLET construit également des types de cruisers analogues sur 12 mètres, actionnés par un moteur vertical, dont la puissance varie, selon la demande et les besoins, de 10 à 40 HP.

Les expériences faites ont dénoté une souplesse de démarrage, une facilité de marche extraordinaires, et ce premier canot ne peut manquer d'attirer l'attention de la Marine, qui trouvera dans ce type la réalisation de qualités qu'elle n'a pu rencontrer jusqu'ici pour ses canots de service.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
181

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

REDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

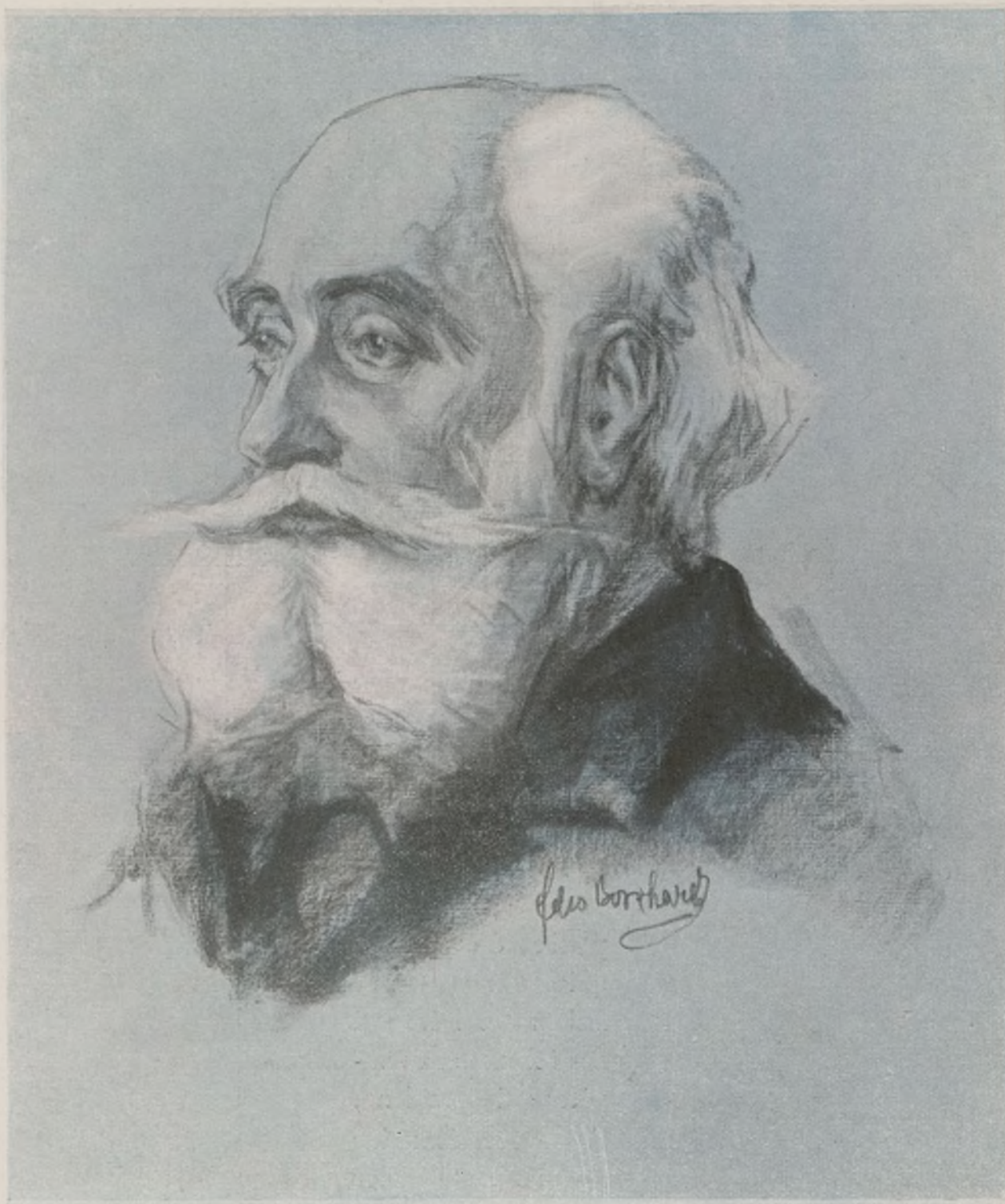
AVRIL
1905

BULLES DE SAVON

La Croix du carrefour

Nouvelle de MAX NORDAU

Traduction de PH. E. GLASER



Portrait de M. MAX NORDAU

M. Max Nordau, dont tout le monde connaît les magistrales et fortes études, où il a soutenu avec un brio, une puissance, une science admirables, des thèses parfois discutables paradoxales même, mais où se reconnaît toujours un penseur exceptionnel, ne fut pas toujours le philosophe profond, et un peu amer que nous connaissons ; dans sa jeunesse, il écrivit des contes sentimentaux, simples, émouvants, qui ne sont point des études philosophiques, et dans lesquels, tout de même, le philosophe d'aujourd'hui se laisse déjà pressentir et deviner. La nouvelle que nous publions aujourd'hui est une de ces œuvres de jeunesse, où les lecteurs du Figaro Illustré, découvriront avec plaisir un Nordau peu connu.

PH. E. G.



crucifix qui s'élevait au carrefour où la rue de la Croix débouchait dans la rue du Tabac. C'était un de ces affreux monuments rongés par le temps, qu'on voit rarement dans les villes, mais qui sont très fréquents dans la campagne et dans les villages pauvres. Certainement il devait être aussi vieux que la partie

PENDANT des années, mon chemin me conduisait plusieurs fois par jour dans la rue de Budapest, qu'on appelle la rue du Tabac. Et je passais chaque fois devant un

de la ville au milieu de laquelle il s'élevait, en tous cas c'est lui qui avait donné son nom à la rue de la Croix.

Il y a un siècle et demi, au moment où « la ville intérieure » étant devenue trop étroite pour la population, quelques hardis colonisateurs bâtirent les premières maisons en dehors du mur d'enceinte, dans les sables mouvants du « Rakos » qui s'étendait jusqu'aux rangées de maisons de la grande route, les fondateurs de la « Theresienstadt » élevèrent ce crucifix, pour mettre bien sûr la ville nouvelle sous la protection du crucifié.

Leur naïve piété n'avait pas besoin pour s'exalter de la séduction d'une œuvre d'art. Leur sens religieux ne demandait point pour l'objet de son adoration, des formes esthétiques et monumentales, il était assez intense pour se contenter d'une image sacrée, grossièrement coloriée par des mains inhabiles, d'une croix de bois grossièrement sculptée. Et ce crucifix était une preuve de la touchante puissance de la foi, qui sait donner

ILLUSTRATION

DE F. BORCHARDT

Ayuntamiento de Madrid

aux choses les plus laides et les plus grossières, une lumineuse auréole sous laquelle elles apparaissent dignes de l'adoration.

Il est difficile d'imaginer, en effet, un monument moins beau et moins impressionnant en soi, que n'était ce crucifix. Deux poutres grossièrement équarries, ajustées ensemble en forme de croix, cloué dessus un morceau de tôle auquel on avait donné à peu près la forme d'un corps humain, et c'était tout. La main d'un Béotien, qui sans nul doute était un fort pieux homme, mais qui ne comprenait pas la grave beauté de la couleur du bois de chêne patiné par les ans, avait revêtu la croix d'un badigeon du plus fâcheux rouge brique, et sur la tôle on avait essayé de peindre, avec une bonne volonté évidente mais avec un art très inférieur, l'image du Sauveur.

Cent cinquante ans n'avaient pu passer sans laisser leurs traces sur une œuvre d'art aussi primitive. Sur la tôle, que la rouille avait à moitié dévorée, la couleur avait en maints endroits disparue, à la figure du Sauveur un œil manquait, il ne restait plus grand'chose de la couronne d'épines, les jambes étaient terriblement endommagées, mais le visage et la poitrine étaient envahis par des taches de rouille, qui avaient l'air de gouttes de sang séchées, et arrivaient à produire des « effets » que certainement l'« artiste » n'avait pas médités.

Le bois lui-même n'avait pas été épargné par la morsure des ans; des crevasses et des gerçures sans nombre sillonnaient les montants de la croix dans toute leur longueur; on pouvait prévoir qu'aux pluies d'automne qui détrempent, aux ardeurs de l'été qui dessèchent, aux tempêtes qui ébranlent, ils ne pourraient plus longtemps opposer l'indomptable ténacité du chêne, et sa légendaire résistance. Quand je traversais; la nuit, aux heures tardives et silencieuses, la petite rue déserte et que je passais devant le crucifix, j'entendais le bruit monotone des xylophages dont les dents acérées travaillaient à l'envi — avec la moisissure et l'efflorescence — à la destruction de la croix...

Cette description a sans doute convaincu les lecteurs que ce crucifix n'avait absolument rien de particulier ni de remarquable. Et pourtant sa vue me rendait toujours pensif, et me remplissait d'émotion. Le pauvre Sauveur de plomb! Comme

il était abandonné là de Dieu et des hommes! Personne ne venait prier devant lui, personne ne venait l'implorer, tout le monde passait devant lui indifférent. La génération qui l'avait érigé, les autres générations qui l'avaient entouré de dévotions, sont mortes depuis longtemps; dans ce temps et dans ce milieu, il était étranger et perdu. La plupart des gens passaient devant le crucifix sans même l'honorer d'un regard. Par les temps de pluie, on lui accordait bien quelque attention, mais cette attention était toute profane.

Le crucifix était érigé en effet au beau milieu de l'étroit trottoir, et il était tout à fait impossible de passer entre le mur et lui avec un parapluie ouvert: il fallait donc ou bien fermer son parapluie et faire quelques pas sous une gouttière torrentielle, ou bien le garder ouvert, et quitter le trottoir pour faire ces quelques pas dans la boue épaisse de la chaussée. Ces deux solutions également désagréables excitaient la colère des passants contre ce malencontreux et gênant poteau, et ils murmuraient tout haut contre les autorités qui laissaient subsister des choses aussi gênantes pour la circulation...

Un crucifix, tombé au point de n'être plus qu'une gêne pour la circulation! On pense s'il avait perdu aux yeux de la foule tout caractère sacré! Personne ne soulevait son chapeau devant lui, personne n'esquissait en passant le moindre signe

de croix. Seuls quelques simples paysans venaient encore parfois s'agenouiller devant lui, et baiser l'arbre de la croix, et aussi les oiseaux l'utilisaient comme un heureux refuge. L'hirondelle qui cherchait la pâture de ses petits gazouillant dans le nid qu'elle y avait installé, venait parfois se reposer une minute de son dur labeur de mère, sur le bras déployé du Sauveur, et parfois au pied de la croix, une vieille mendicante venait s'accroupir, comme pour demander aux traits fatigués et effacés du Crucifié, d'implorer pour elle l'aumône et la pitié.

Le temps vint où tout à coup, un mouvement irrésistible de transformation se produisit. On se mit à démolir la maison d'angle du carrefour que depuis un siècle fidèlement, marquait le crucifix. Et vraiment, il était temps! Cet immeuble construit



au ras du sol, plongé pour ainsi dire jusqu'aux genoux dans la terre, bâti avec de la boue, à la façade dégradée et sans fenêtre, au toit couvert de bardeau, aux murs suants, pourris et envahis par la mousse, à la cour horrible et infecte, n'allait vraiment plus avec les boulevards et les avenues d'une ville qui se modernisait.

Comme je pouvais prévoir à cette époque qu'il me faudrait bien des fois encore traverser cette rue, je suivais, on le conçoit, cette heureuse transformation de son aspect avec un vif intérêt.

Je voyais avec satisfaction s'élever tous les échaffaudages qui faisaient pressentir une maison à nombreux étages, je regardais comment on élève des châteaux de tuiles, des forteresses de sables, des remparts de moellons, et comment les maçons et leurs manœuvres donnaient la vie au chantier. Mais, un matin que, comme de coutume, je passais par là et constatais ces rapides progrès de la démolition, je m'aperçus tout à coup,

que le crucifix n'y était plus. La veille au soir, il était encore là, maintenant il avait disparu. Dans la nuit, on l'avait arraché du sol, une brutale main de Slovaque avait démolì le bois et brisé le plomb : la croix du carrefour avait cessé d'exister...

Je ne saurais le nier, la disparition du crucifix m'affligea. J'étais si habitué à le saluer plusieurs fois par jour en passant devant lui ! Un mendiant au coin d'une rue, un nid d'hirondelle sous une corniche, une marchande de fleurs devant une porte cochère, tout cela peut prendre de l'importance dans les habitudes d'un homme ; pourquoi pas aussi un crucifix élevé au coin de deux rues ? Mon cœur fut rempli de regret, à la pensée que je ne verrais plus la mauvaise image de plomb, ni la grossière poutre rouge. Involontairement, je me demandais s'il y avait encore un être au monde à qui manquait le pauvre vieux crucifix ? Sans doute, non. Et cependant : si oublié, si abandonné qu'il pût être, il devait avoir conservé encore un ami fidèle. On pouvait encore remarquer sur la croix le souvenir d'une main pieuse ; à plusieurs indices, on pouvait voir que quelqu'un se souvenait encore de Lui.

L'épaisse couche de poussière et de crasse qui presque toujours assombrissait la face peinte du Christ, était parfois soigneusement lavée — le vent, d'ailleurs, se chargeait bien vite de la renouveler — souvent aux jours de fêtes, la croix était ornée d'une humble couronne, ou d'un pauvre bouquet de



fleurs, — et même, aux grandes solennités de l'Eglise catholique, une vieille lampe y était suspendue, et derrière ses verres rouges, on voyait vaciller une petite lueur humble.

Tandis que je pensais ainsi à la créature inconnue qui m'intéressait par les attentions qu'elle avait eues pour le vieux crucifix maintenant disparu, une nouvelle apparition vint attirer mon attention.

Une vieille femme, pauvrement mais proprement vêtue, traversa la rue, et tout à coup constatant l'absence de la croix, s'arrêta, clouée sur place. Avec une émotion qu'elle ne pouvait vaincre, elle joignit les mains et regarda fixement le trou béant où le pied du crucifix avait été fixé durant cinquante années. Elle ne put se reprendre qu'au bout de plusieurs minutes, et alors, d'un pas rapide, elle alla trouver un homme qui donnait des ordres aux ouvriers et paraissait quelque chose comme le contremaître ou le surveillant du chantier.

— Mon bon monsieur, lui dit-elle d'une voix tremblante, on a enlevé la croix qui était là. Pourriez-vous me dire ce qu'elle est devenue ?

L'homme qu'elle interrogeait, la regarda un instant étonné, puis, avec un gros rire, il lui répondit :

— Ce qu'est devenue la croix ? Que peut-elle bien être devenue ? Sans doute un Slovaque s'en sera servi pour cuire son repas du soir.

En disant ces mots il quitta la vieille femme, et continua indifférent à donner ses ordres aux ouvriers.

Je m'approchai de la vieille, et je lui demandai, plein de compassion, pourquoi elle s'était informée avec une telle angoisse du sort de la croix. D'abord, elle ne répondit pas, puis, après un instant, elle me dit tout émue :

— Si je voulais vous le dire, sans doute vous me ririez à la figure, comme cet autre, là.

Je l'assurai du contraire, et sans doute ma mine fortifia

la poussière au pied du crucifix. Plus tard, alors que devenue grandelette je commençais à fréquenter l'école, ma mère — que Dieu garde — m'ordonnait de baiser cette croix chaque fois que je passais devant elle, car alors, le bon Dieu me viendrait en aide, et je serais brillante en classe pour la récitation des leçons.

Alors la croix n'était pas si vieille et si délabrée que vous l'avez vue dans ces derniers temps. L'image du Christ brillait encore de couleurs éclatantes, et une auréole d'or lui



mon affirmation, car elle se laissa aller à m'ouvrir son cœur.

— Voyez-vous, me dit-elle; je suis une vieille femme, j'ai soixante-quinze ans et plus, et je n'ai plus personne au monde. Tous mes parents, toutes mes amies de jeunesse s'en sont allés mourir, et cette vieille croix était le seul objet qui me rappelât les beaux jours de l'enfance. Que dis-je, le seul objet? C'était pour moi un ami, un être vivant qui savait me parler. Dans cette maison qui était là, et qu'on vient de raser c'est là que je suis née. Tout enfant, j'ai joué dans

ceignait la tête. Et les gens lui témoignaient alors un respect profond. Car vous savez, continua-t-elle en jetant sur les portes de la synagogue voisine, un regard singulier, ces parages n'étaient alors habités presque exclusivement que par des catholiques, et pas un d'eux ne serait passé devant la croix sans au moins lever son chapeau et se signer. Le crucifix était toujours orné de fleurs, d'images saintes et de couronnes, et ce propriétaire entretenait là une lampe éternelle. La Fête-Dieu était en ce temps-là, pour nous autres jeunes

filles, la plus magnifique des fêtes. La procession passait par ici, et nous nous entendions fort bien à orner la croix de fleurs, de feuillage et de rubans. C'était la tâche qui nous était dévolue et nous l'accomplissions avec grande joie.

Ne vous moquez pas de moi, mais j'ai regardé notre crucifix, depuis ma plus tendre enfance, comme mon ami, et mon protecteur. Lorsque étant jeune fille, je formais un souhait, je quittais la maison tard dans la soirée, au moment où les rues étaient devenues désertes, je me prosternais devant la croix, je l'entourais de mes bras, et je disais tout bas : « Cher Jésus, je t'en prie, accorde-moi cette grâce. » Et lorsque mon souhait s'était réalisé, je sortais de nouveau, et je remerciais le crucifix.

Cependant je grandissais et autour de moi les gens disaient que j'étais devenue une jolie fille. Je fis alors connaissance d'un jeune étudiant, qui avait à peine deux ans de plus que moi — il m'a épousé plus tard, ajouta-t-elle rapidement. Il venait toujours me voir le soir, et lorsqu'il s'en allait, je l'accompagnais d'abord jusqu'à la porte, où nous nous attardions un instant, puis jusqu'au carrefour où nous restions encore côte à côte.

Et lorsqu'il voulait m'embrasser pour me dire au revoir, je ne le lui permettais pas — j'avais honte devant le crucifix.

— Pas toujours pourtant, interrompis-je en souriant.

La petite mère fit semblant de n'avoir pas entendu ma réflexion, et elle continua d'une voix rapide.

— Mon fiancé obtint une situation dans la ville et m'épousa. Le jour de mon mariage, mes amies firent la toilette du crucifix, et le parèrent comme pour la procession de la Fête-Dieu. Un an après, j'eus un fils, un ravissant enfant,



blond, joufflu, les yeux bleus — lorsque je sortais dans les rues, avec mon enfant dans les bras, les gens s'arrêtaient au passage, me le prenaient, et ne pouvaient se lasser de l'embrasser. Il poussa à merveille, il apprit à marcher et à parler; puis, tout à coup, il tomba malade, et les médecins me dirent qu'il allait mourir.

Une nuit — à ce souvenir les yeux de la vieille femme s'emplirent de larmes — je veillais auprès du petit lit de l'enfant. Il reposait très mal, il pleurait et gémissait sans cesse. Le médecin avait dit qu'il passerait difficilement la nuit. Je croyais que mon cœur se brisait, et que j'allais devenir folle. Vers minuit, l'enfant devint plus calme et s'endormit. Alors, une tentation irrésistible me vint à laquelle je dus céder. Je demeurais tout près d'ici. J'ouvris ma porte, et je courus dans la nuit jusqu'à cette place, et je fis comme autrefois, lorsque j'étais petite. Toute pleurante, j'étreignis la croix et je priai : « Cher Jésus, je t'en supplie, conserve-moi mon enfant. » Miraculeusement rasserenée, je rentrai, je retrouvai l'enfant qui dormait encore; il dormit ainsi jusqu'au matin, le mieux se manifesta, et quinze jours après il était rétabli.

Mais je vous retiens là avec mon bavardage depuis bien longtemps; — pour finir mon histoire, j'ai survécu à mes parents, à mon mari, à mon fils unique, à tous ceux que j'aimais; le seul ami de mon enfance qui me restait, c'était cette croix du carrefour, et voilà qu'elle aussi elle s'en va...

Je compris alors l'émotion de la vieille, et tout ému, je m'éloignai d'elle en la saluant silencieusement.

MAX NORDAU



PROVERBES du Mois d'AVRIL.



Il n'est si joli mois d'Avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.



Ce n'est jamais l'Avril
Si le coucou ne l'a dit.



Le Vent qui mène la bannière
Mène la moissonnière.

Dessins inédits de GEORGES DELAW

PROVERBES du Mois d'AVRIL.



A la Saint-Georges
Sème ton orge.



Quand la Lune Rousse est passée
On ne craint plus la gelée...



Avril et Mai
Sont la Clef de l'Année.

Avril fait la fleur,
Mai en a l'honneur.

Dessins inédits de GEORGES DELAW



Pages oubliées

ILLUSTREES PAR ALBERT BREAUTÉ

Histoire de Monsieur CLEVELAND

CLEVELAND, fils non reconnu de Cromwell, s'est réfugié avec sa mère au fond de la caverne de Rumneyhole, pour y échapper aux fureurs du Protecteur. Après nombre de péripéties romanesques, il entre en relation avec le vicomte Axminster, lui aussi victime de la tyrannie de Cromwell. Comme Cleveland, il est venu chercher un refuge dans les entrailles de la terre. En vrai héros de l'abbé Prévost, Cleveland ne tarde pas à s'éprendre passionnément de Fanny, fille du vicomte. La femme de ce dernier, ainsi que la mère de Cleveland sont mortes dans la caverne et y ont été enterrées. C'est alors que les deux hommes accompagnés de la jeune fille et d'une amie de celle-ci, Mme Riding, décident de quitter leur demeure souterraine et de réparaître à la lumière du jour.

...Nous n'abandonnâmes point sans regret notre chère caverne, le séjour, à-la-vérité, de notre tristesse, mais en même temps l'asile de nos malheurs et la source de notre salut. Nous y laissâmes, le vicomte et moi, deux monuments précieux, dont nous devions conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enseveli le corps de son épouse, comme j'avois fait celui de ma mère. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes que nous quittâmes ce lieu désert, ni sans recommander aux génies tutélaires, qui nous y avoient protégés si longtemps, de veiller à leur défense, et de les garantir de la profanation des méchants.

Je le répète, malgré la reconnaissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du vicomte, et malgré la passion même que j'avois pour sa fille, et qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse le jour que nous quittâmes Rumneyhole. J'aurois pu l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impression que faisoit déjà sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer; mais en examinant de plus près la disposition de mon âme, je crus y découvrir quelque chose de plus sérieux qu'un simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une tristesse superficielle que le même



moment peut voir naître et se dissiper. J'étois pénétré de douleur. Je regardois en soupirant le lieu tranquille d'où j'étois près de m'éloigner, semblable à un matelot qui est obligé de quitter le port dans un temps orageux, et qui jette un œil tendre vers le rivage, avant que de se tourner vers l'espace immense des mers, où il est peut-être attendu par un triste naufrage. Ma vie avoit commencé trop malheureusement pour m'attendre dans la suite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma mère et celui du vicomte qui subsistoient devant mes yeux, étoient deux présages sinistres qui m'annon-





coient ma destinée. Je voyois en général et confusément, mille raisons de craindre pour une seule d'espérer. Où vais-je ? dans quelles vues ? avec quel espoir ? Telles étoient les questions que je me fis cent fois à moi-même le jour de notre départ, sans qu'il s'offrît rien à mon esprit pour y servir de réponse. Je comptois sur l'assistance certaine de mylord Axminster ; mais ses espérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n'étoient point l'expérience, comme on l'a pu voir, qui me suggéroit ces difficultés ; elles venoient de quelque solidité d'esprit que j'avois reçue de la nature, et qui me faisoit raisonner du-moins sur les possibilités, dans les choses que je ne connoissois point par elles-mêmes, faute d'usage du monde et de commerce avec les autres hommes. Si c'est vous, dis-je au ciel après ces réflexions, qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé, joignez du-moins le secours à vos avertissements, et ne m'exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je sais que j'ai reçu de vous de la droiture et de la raison ; j'espère vous en rendre un compte fidèle. Si j'ai besoin de quelque chose au-delà, c'est de vous encore qu'il faut que je le tienne, et je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham, uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussitôt. Nous étions sur un vaisseau nantois, qui devoit s'arrêter à Brest, où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout-d'un-coup vers le soir, et le temps devint si gros, que nos matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la première faveur qui m'étoit préparée par la fortune. Le capi-

taine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom et le rang de mylord Axminster. Il s'étoit servi de cette connoissance pour faire mille civilités à ce seigneur ; de sorte que, commençant à apercevoir quelque danger, il vint le prier, lui et nous, qui avions l'honneur de l'accompagner, de descendre dans l'endroit le plus sûr du vaisseau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugissement des vagues et l'ébranlement du vaisseau nous faisoient juger de la grandeur du péril. L'amour, beaucoup plus que la peur, étoit la passion qui régnoit dans mon ame ; car je n'avois point d'autre inquiétude que celle que je sentoais pour Fanny. Elle étoit à demi-morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins alarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les rassurer par ses discours, et moi je m'occupois à raisonner intérieurement sur le péril, et à chercher par quel moyen je pourrais me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En considérant toutes les parties du cabinet où nous étions, j'aperçus une longue corde, qui me fit souvenir aussitôt d'un exemple de naufrage que j'avois lu dans mes livres, et de l'adresse avec laquelle un heureux époux s'étoit servi de cet instrument pour sauver sa vie et celle de son épouse. Je m'en saisis sans affectation, et je la mis dans ma poche. Le capitaine entra presque au même moment. Il dit au vicomte, d'un air alarmé, que c'étoit fait de son vaisseau ; qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête ; qu'il falloit ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par quelque résolution hardie. Madame Riding et Fanny tombèrent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le capitaine : de





deux chaloupes que j'ai sur le vaisseau, je vous en offre une pour vous et votre famille. Mon lieutenant y entrera avec vous; elle est déjà en mer : hâtez-vous, et ne perdez pas un moment. Le vicomte ordonna à son valet et à James de prendre madame Riding, qui étoit une femme pesante, et de la porter à la chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa fille; je m'en étois saisi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la sauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras. Je volai sur le pont. Jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du vaisseau ne m'empêcha point de descendre heureusement dans la chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze en comptant le lieutenant, deux rameurs, nos valets, et deux femmes qui servoient Fanny et madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du vaisseau. Nous n'avions point d'autre lumière que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, et nous étions couverts à tout moment par les flots, qui s'élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, et qui retomboient sur nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m'en fit le vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mère tient le plus cher de ses enfants. Il n'étoit plus question, ni de respect, ni de bienséance : l'amour seul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoissance, ou si elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un si horrible danger la lui faisoit perdre aussitôt. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d'employer la corde que j'avois apportée à l'usage auquel j'avois eu dessein de m'en servir. Ce fut le ciel même qui m'inspira cette pensée, sans laquelle c'étoit fait absolument de moi et de l'aimable

Fanny. Je la liai étroitement, par le milieu du corps, avec le bout de la corde; je me liai de même, et j'attachai l'autre bout à la chaloupe; de sorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la chaloupe, et la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou six pieds, et à-peu-près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit quelle étoit en cela mon espérance. A-peine avois-je fini mes nœuds, et les avois-je serrés avec beaucoup de soin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente secousse à la chaloupe. La femme-de-chambre de madame Riding s'élança vers moi dans un transport de frayeur. Le mouvement de la chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la mer, et nous y entraîna, la pauvre Fanny et moi. Notre chute fut si prompte, et les ténèbres d'ailleurs étoient si épaisses, qu'on ne s'aperçut point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le temps de boire l'onde amère. La femme-de-chambre périt. Pour moi, je fus quelque temps sans connoissance; mais l'agitation continuelle que je recevois de la chaloupe, à laquelle je tenois par ma corde, et les sauts même qu'elle me faisoit faire hors de l'eau lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vitesse, servirent enfin à rappeler mes esprits. J'ouvris les yeux sans rien apercevoir, et, ce qu'on aura peine à croire, je sentis que, malgré la secousse de ma chute, malgré le choc des vagues et la perte de mes sens, j'avois toujours conservé dans mes bras ma chère Fanny. Je dis que je le sentis, parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même, et que je ne m'en convainquis qu'après diverses épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps et de mon esprit, pour résister aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt je me trouvois à fleur d'eau, et comme suspendu par la corde





entre la chaloupe et la mer ; j'avois alors quelque liberté de respirer, et je levois Fanny autant qu'il m'étoit possible pour lui donner la même facilité. Un moment après j'étois comme enseveli sous une montagne d'eau qui rouloit sur moi, et j'avalais, malgré mes efforts, une abondance d'eau salée. J'essayai de jeter quelques cris pour m'attirer l'attention de la chaloupe ; mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à-la-fin, où que la corde fût assez forte pour nous soutenir, si la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'apaisa vers la pointe du jour, et la tranquillité revint peu-à-peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa fille en père inconsolable, et, loin de se réjouir de la fin du danger, il prioit le ciel de lui ouvrir, comme à elle, un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit, il jetoit les yeux de côté et d'autre, avec une foible espérance de voir du-moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la chaloupe, et qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier ; ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse et si mêlée de sable, que, quand il eût pu s'imaginer que nous étions proche de lui, et à portée de recevoir un prompt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous apercevoir avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs fois la main. Le lieutenant fut le premier qui me découvrit, et se baissant promptement, dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussitôt ; m'ayant amené sans peine jusqu'à lui, il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre, moi et mon cher fardeau, dans la chaloupe. Cette action se fit si promptement, que mylord Axminster, qui avoit le dos tourné, et

qui considéroit la mer d'un autre côté, n'eut point le temps de s'en apercevoir. Le lieutenant s'écria : mylord, le ciel vous rend votre fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne savoit s'il en devoit croire ses yeux, ni de quelle manière il falloit expliquer ce miracle. Cependant, comme il étoit incertain qu'elle fût en vie, il n'osa se livrer tout-d'un-coup à la joie. Il voulut d'abord la prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la chaloupe, je la tenois encore entre les miens. Il eut assez de peine à l'en tirer, parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps, qui avoit été employée à la retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis, qu'ils furent pendant quelque temps comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j'en conservois encore un peu à mon entrée dans la chaloupe, mais je ne tardai point à la perdre. On nous la rappela néanmoins à l'un et à l'autre en moins de temps qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux, et ma première curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question, car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille et moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie, et qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet, elle revint peu-à-peu après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible, qu'il ne nous restoit à craindre nul danger ; et le jour étant arrivé tout-à-fait, nous découvrîmes les côtes de France, dont le lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer lui fit apercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit port de Normandie qu'on appelle Fécamp. Il fit prendre cette route à ses matelots.

Nous fûmes en un moment à la vue des clochers de la ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La rivière étant étroite, et le reflux





par conséquent fort rapide, nous courions risque d'être exposés à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer, ce qui affligeoit extrêmement le vicomte, moins par la crainte d'un nouveau péril, que par la peine qu'il ressentait de se voir dépourvu de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit de la rigueur du ciel, et qu'il excitoit nos deux rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l'eau, nous découvrîmes un petit vaisseau qui sortoit de la rivière, et qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança si vite, que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le rejoindre. En l'abordant nous crûmes reconnoître notre capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fût sur un vaisseau différent. Il avoit vu périr le sien par la tempête, et, s'étant sauvé dans sa chaloupe avec huit matelots qui composaient son équipage, il avoit été porté à Fécamp par le même vent que nous. Sa générosité et son attention pour mylord Axminster l'avoient

engagé aussitôt à monter sur le premier vaisseau qu'il avoit trouvé prêt, et à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joie en touchant la terre, que nous avions eu si peu d'espérance de revoir. Fanny et madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur et de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'hôtellerie. J'eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pied ; mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux dames n'y demeurèrent pas moins. Enfin, le ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, et du train qu'alloit prendre notre fortune.

L'ABBÉ PRÉVOST

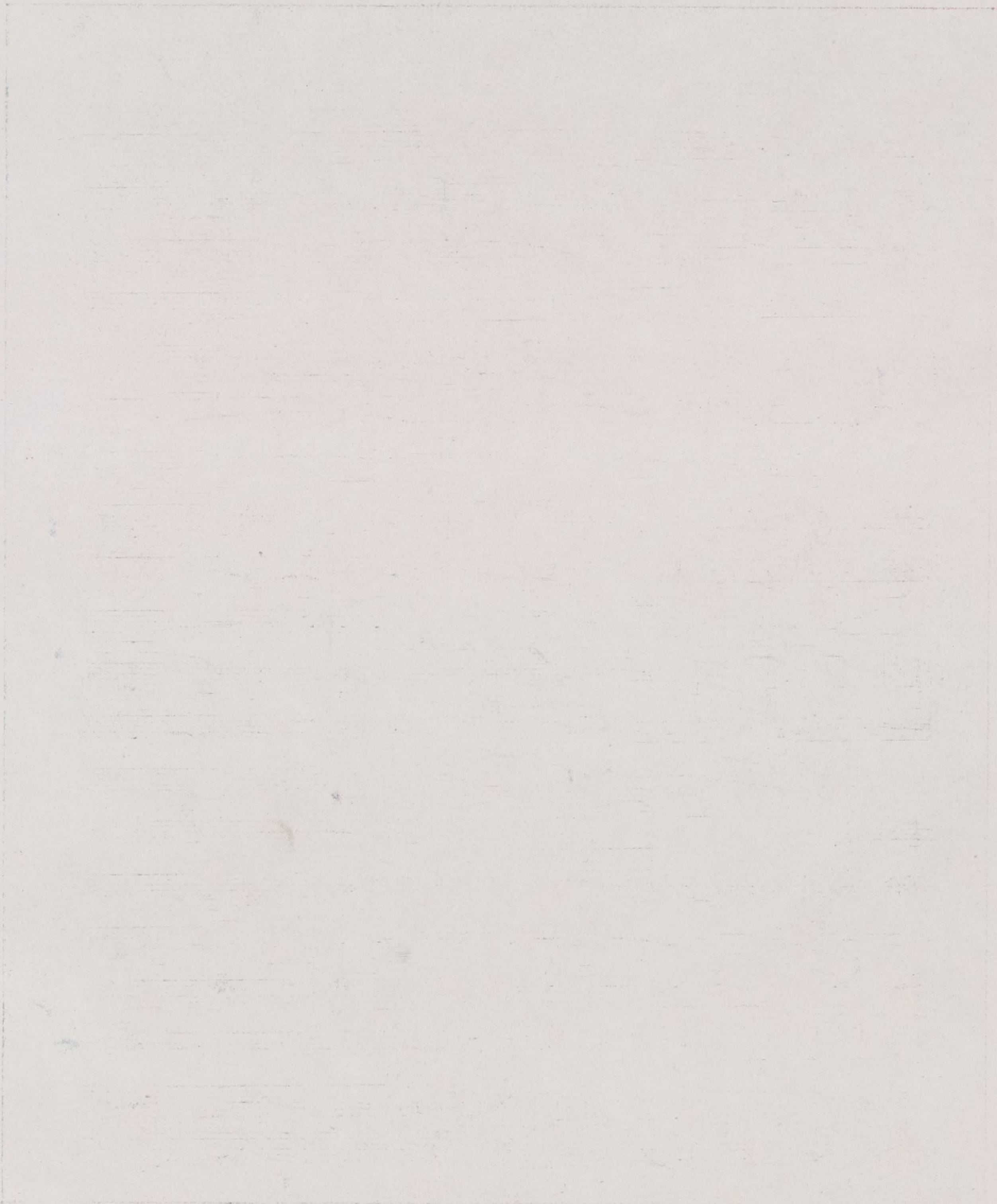




Tableau de M. N. GROPEANO

Fileuse en pays Balkan

Reproduction interdite



LES HEURES DOLENTES

Autographe musical de GABRIEL DUPONT

Lent (Adaptation intime) Au coin du feu

The musical score is written on ten staves, each with a treble and bass clef. The key signature is three flats (B-flat, E-flat, A-flat). The tempo is marked 'Lent (Adaptation intime)'. The title 'Au coin du feu' is written above the first staff. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like 'p' (piano) and 'rit.' (ritardando). There are also handwritten annotations like 'piu' and 'piu mosso'.

FIGARO ILLUSTRÉ

pian p

(poco marcato)

poco rit

Mour.

poco più marcato

poco rit

Janv. 05

Gabriel Dupont

Monsieur le Vent et Madame la Pluie

Conte fantaisiste

DE HENR. D.-ROLL



IMAGE PAR
GEORGE DELAW

I

Il était jadis une contrée inexplorée, au pays du Sahara. Les lions, les tigres et les chacals savaient — de vieille expérience — combien on y vivait tranquille. Le sable qui la tapissait s'enorgueillissait d'un mince cours d'eau, souvent à sec, qui entretenait là quelque verdure. C'était au septentrion, un bois d'acacias mêlés de mimosas, et vers le midi, des rideaux de palmiers.

Au beau milieu du sable, s'élevait une pyramide de basalte bleu, sous laquelle la momie du très illustre pharaon Doudoufri reposait depuis des siècles et des siècles.

II

Or il arriva qu'un soir, où les étoiles brillaient de tous leurs feux, les feuillages se mirent à remuer en tous sens, convulsivement :

C'était Monsieur le Vent qui entraînait en la clairière. De



dimensions vagues et imposantes, M. le Vent entre partout d'un air agité, les sourcils fortement embroussaillés sous un front très bas, ses narines dilatées soufflant à grand bruit. De chaque côté de son nez rouge, se brident deux petits yeux, dont la fine malice adoucit l'expression rude et hérissée du personnage.



Sous les draperies flottantes qui l'enveloppaient, le sable s'agitait en petites vagues berceuses. Cependant, le nouveau venu s'étirait moelleusement en songeant :

— Qu'on est bien ici pour se reposer un brin !



Mais apercevant soudain la pyramide, il ricana :

— Encore là ? vieux vaniteux ! Voyez un peu l'orgueil de cet homme qui depuis sept mille ans est impassible sous son tombeau : il n'y a que moi, mon vieux, pour durer toujours ! et la preuve c'est... plouff !!

Ce fut en vain que le Vent éternua de toutes ses bajoues ; la pyramide ne remua pas une pierre.

— C'est bon ! je reviendrai avec Toto !



M. le Vent partit en tordant d'un doigt distraît les palmiers sur sa route, tandis que les hauts mimosas s'inclinaient en profondes révérences.

III

La nuit suivante, les acacias et les mimosas somnolents s'éveillèrent sous un souffle frais.

Dans la clairière, parut en tenue de voyageuse une dame longue, mince, maigre, terne, que la curiosité amenait au désert. C'était Madame la Pluie. On lui avait dit merveille d'un pays où elle espérait se remettre d'un rhume antédiluvien. M^{me} la Pluie n'a l'air méchant ni moqueur, mais elle dégage un ennui très contagieux. Ses habits d'un gris de brouillard sont rayés de mille lignes : — autant de petites gouttières. Quand elle eut considéré l'état du cours d'eau à sec et des feuillages empoussiérés, la dame leva vers le firmament son visage dolent où ruisselaient des yeux incolores et susurra :

— Quel pays !

Sous ces pleurs charitables, les feuilles époussetées par le vent, vernies par la pluie, se redressent dans leur beauté, se haussent sur la pointe de leur tige, exprimant avec l'éloquence de leurs parfums, combien l'étrangère leur est sympathique :

Et pour leur plaisir, M^{me} la Pluie laisse doucement couler de ses yeux incolores, de sa chevelure ruisselante et de ses



Oh! le beau jardin!

longues mains pâles, — une bonne petite ondée que le sol but goulument.

Quand elle se fut ainsi divertie à pleurer, la voyageuse se retira en songeant :

— J'amènerai ici Rosée !

IV

— Oh ! le beau jardin ! cria une voix fraîche.

Toto — ou moins intimement — le Prince Zéphyr, arrivé en gambadant, s'extasia devant le bois d'acacias mêlé de mimosas.

Le dernier né de M. le Vent est le petit prince charmant sur les pas duquel ont déjà couru tant de contes ! Sa mère qui en était très fière, entremêlait de nénuphars les courtes boucles noires de ses cheveux. Il portait une tunique tissée de plumes de colibris, et remuait ses ailes avec un bruit soyeux,



Je la bois à votre santé

en répandant autour de lui les plus suaves senteurs. Il arrêta sa course en s'écriant :

— Père ! un miracle au désert ! une goutte d'eau... je la bois à votre santé.



Qu'elle est belle !

Toto achevait à peine sa phrase que les gros sourcils embroussaillés de son papa se hérissèrent violemment :

...A l'autre extrémité de la clairière, M^{me} la Pluie faisait son entrée, tenant par la main la petite princesse Rosée.

— Oh ! qu'elle est belle ! souffla Toto.

Toto avait bien raison ! jamais on imagina plus ravissante petite princesse. Rosée fraîche comme un bouton de rose entr'ouvert, avait l'aspect brillant et délicat d'une bulle de savon. Sa chevelure légère, de la couleur d'un rayon de lune, était tout enroulée de cordons de perles, ses yeux riaient ; des gazes bleutées se plissaient autour de ses membres gracieux.

Cependant M. le Vent grondait devant son antique ennemie.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Madame ? chez moi !

M^{me} la Pluie allait répondre quand Toto éternua.

— Pauvre Toto ! cette vieille pleureuse t'enrhumera si tu reste ici, va t'asseoir... là-bas ! sur l'éteignoir de Doudoufri.



Penchée sur Rosée, la pluie disait tout bas :

— Les querelles des grandes personnes ne regardent pas les petites, va plus loin mon enfant !

Cependant Toto gagnait la pyramide, tout en retroussant soigneusement ses jolies ailes que le sable fripait. Rosée s'achemina du même côté ; et sous ses pas, des fleurettes naissaient — parmi le sable. Mais M^{me} la Pluie se retourna d'un air inquiet :

— Et surtout, les marmots... qu'on se tourne le dos !

V

On se tourna le dos — consciencieusement. Toto regarda l'Orient et Rosée l'Occident.

Mais tôt, la petite sentit le basalte bleu brûlant. Elle remua en soupirant.



— Plait-il ? fit Toto tout de suite retourné.

— Il me déplait fort ! c'est mes pieds qui brûlent...



Plait-il? fit Toto
tout de suite
retourne.

— La fatigue, peut-être...?

— Non, c'est ce méchant Soleil qui est là comme un gros ballon rouge!... il a cuit la pierre. — Chez nous, dans le Nord, on le voit toujours accompagné de légers essaims mauves, à son lever, c'est frais et...

— Venez près de moi, princesse, il y a de l'ombre.

Quand Rosée se fut installée à côté de lui, Toto commença à l'éventer doucement de ses ailes.

— Merci... prince! je...

— Appelez-moi Toto!

— Merci Toto! je...



Toto commenca à
l'éventer doucement
de ses ailes

Comme la conversation s'arrêtait, Toto cria avec élan :

— Vous êtes bien jolie, Rosée... soyons amis! voulez-vous?

— Mais... nos parents qui sont si mal ensemble?

— Nous les raccommoderons! D'abord ma maman Aurore vous connaît très bien.

— M^{me} Aurore? c'est elle qui, les matins où maman ne sort pas, m'emmène faire de longues promenades. Nous ne rentrons que lorsque j'ai arrosé les gazons, et rempli — jusqu'aux bords, les calices des fleurs, afin que les oiseaux y viennent boire. Les gazons brillent sous les gouttellettes d'argent et ça sent bon partout. C'est pas comme ici!...

Du côté du couchant, la pyramide projetait une grande ombre bleue nettement découpée sur le sable jaune. Soudain

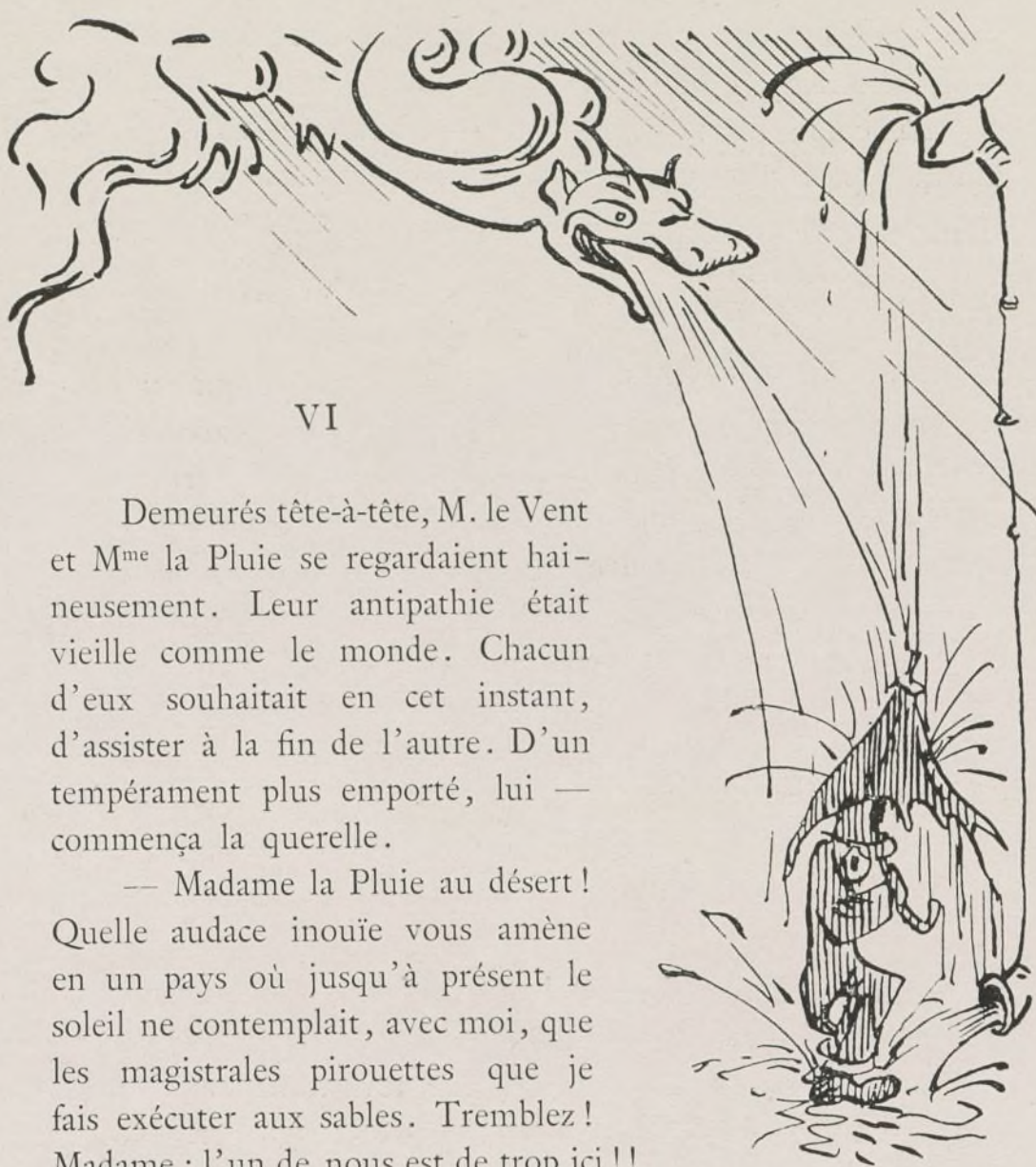


Pour que j'ai arrosé les gazons

retentit un hurlement, — puis parut une hyène à la démarche inquiète et boiteuse; l'animal vient s'allonger aux pieds de Rosée qui demande : — C'est un loup?

— Non, c'est un lion! répond Toto avec assurance.

Alors Rosée penchée, caresse de son pied si menu l'échine du monstre endormi.



VI

Demeurés tête-à-tête, M. le Vent et M^{me} la Pluie se regardaient haïneusement. Leur antipathie était vieille comme le monde. Chacun d'eux souhaitait en cet instant, d'assister à la fin de l'autre. D'un tempérament plus emporté, lui — commença la querelle.

— Madame la Pluie au désert! Quelle audace inouïe vous amène en un pays où jusqu'à présent le soleil ne contemplait, avec moi, que les magistrales pirouettes que je fais exécuter aux sables. Tremblez! Madame: l'un de nous est de trop ici!!

En une occurrence aussi dangereuse, M^{me} la Pluie prit le parti de pleurer, de tous ses yeux. Devant quoi le Vent fort peu amateur de petites averses, éclata :

— Ah! ça Madame la Pleureuse, je vous ai abandonné la grande comme la petite Bretagne, avec les Marais Pontins — pourtant on ne voit que vous encore, aux quatre points cardinaux. Vous vous traînez sur mes brisées l'automne, et l'hiver, et le printemps. Tout le monde vous reçoit mal : vous semez l'ennui et les rhumatismes... à quoi êtes-vous bonne en ce monde où vous tenez tant de place?



Le Vent avançait en faisant voler ses draperies, si près... que M^{me} la Pluie commença de sécher — autant de mécontentement que de malaise.

Elle dit d'une voix rouillée.

— Homme injuste! homme ignorant! Ce pays où je ne viens jamais répond pour moi!... Loin de moi plus de fleurs, plus de ces arbres vénérables et feuillus, que vous vous plaisez sottement à déraciner; ni récoltes ni fruits! rien — rien que votre inutile sable chaud...

Comme elle se détournait pour prendre l'horizon à témoin de ses paroles, la dame sentit un souffle si âpre qu'elle demeura un moment hors d'haleine, les yeux rouges écarquillés au nez de son partenaire qui ricana :

— Oh! oh! Madame la reine des salades, placière en gargouilles et parapluies! Madame la poule-mouillée qui ne sait pas même se mettre en colère.

— Vous oubliez le Déluge, Monsieur! répondit-elle en sanglotant — tous les hommes sont morts de ma seule colère!

— Excepté Noë! Grâce à moi! qui ai séché pour lui la

vase visqueuse que vous semez partout... avec les grenouilles — Impératrice des boueux !

La dame ne répondit pas — faute de voix. Cessant soudain de se mouvoir, elle prit l'aspect dolent que l'on voit aux poissons hors de l'eau. Alors le Vent enfla ses bajoues si



Schouer au Maroc

traîtreusement que la dame dolente s'en fut — d'une lancée — échouer au Maroc.

Ranimée par le mouvement, elle revint avec une explosion de larmes.



— Homme brutal ! Injuste ! vous demandez à quoi je suis bonne... Je suis simplement indispensable à tout commencement comme à toute fin... Bien avant les Croisades, mon trisaïeul Chaos s'unissant à mes vénérables tantes « Grandes Eaux » engendra la terre ; ce qui apporta à ma famille un lustre ineffaçable ! Car la terre jaillit comme...



Mon Trisaïeul
Chaos
engendra la
Terre.

— Comme un plant de champignons, insupportable bavarde !...

D'un souffle plus puissant que le premier, M. le Vent la relança par delà l'Atlantique, en riant grassement :

— Oh ! oh ! oh ! les Grandes Eaux ! J'aurais voulu voir ce qu'elles auraient fait sans mon grand oncle le Mouvement ! En voilà un bas-bleu ! Va-t'en voir dans le Pacifique, si j'y suis...

M^{me} la Pluie s'étant retremnée au sein de la famille, hêla une troupe de nuages bénévoles qui se baladaient dans le ciel profond.

Revenue à la charge, — un à un, elle les lança au nez pâlisant de son ennemi qui à bout de force, éternuant, tour-

une troupe de
nuages bénévoles



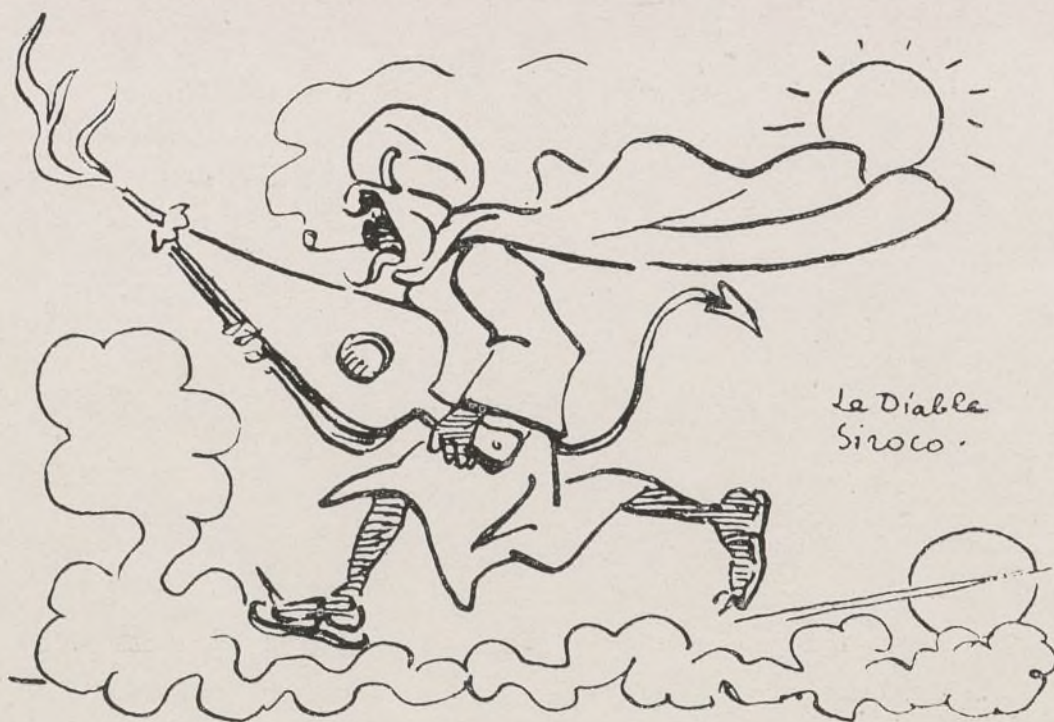
billonnant, suffoquant, évoquait à grands gestes incohérents, les mânes ancestrales.

Cependant, la douceur inaccoutumée de l'air attira les fauves qui, de partout arrivaient miaulant la soif, se laissant éventer et mouiller, délicieusement.

Des grondements de bourrasque mêlés au crépitemment d'une grêle drue, déchiraient l'air ; des appels haletants montaient :

— A moi, mon oncle ! A moi !

Le diable Siroco accourut à toutes jambes, du fond de la



Le Diable
Siroco.

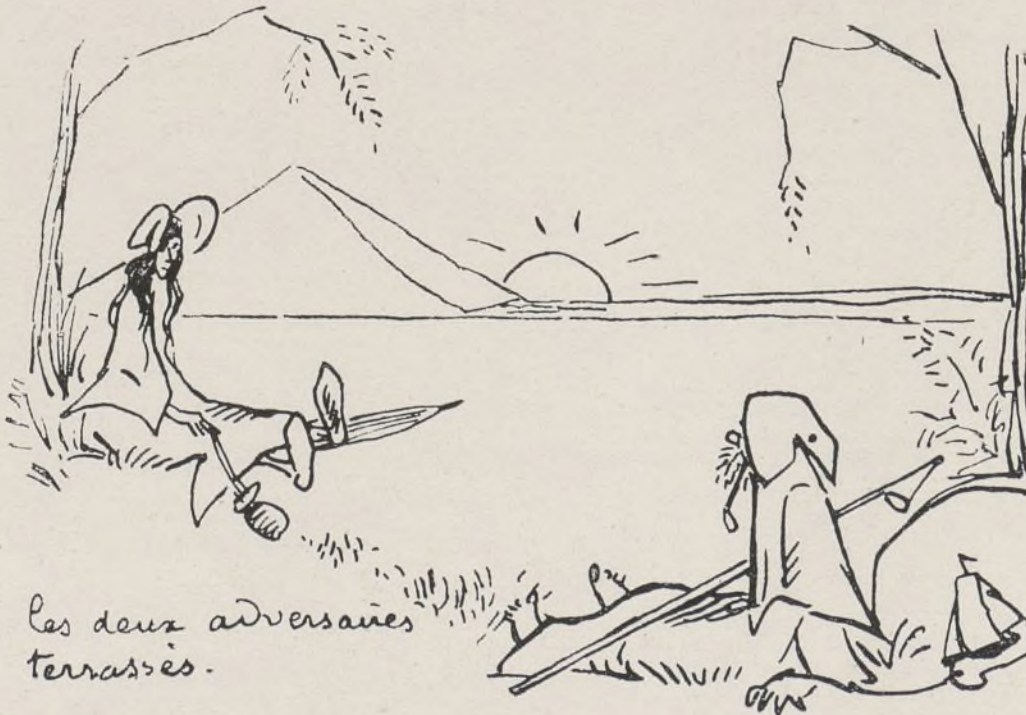
Kabylie, avec un effroyable sifflement. Et les Grandes Eaux mêmes parurent au lointain de l'horizon, en vagues courtes et curieuses se précipitant, s'enjambant en désordre.

M. le Vent épuisé, dégonflait à vue d'œil. Résumant ses dernières forces, il put encore soulever une trombe de sable qui s'abattit sur sa rivale.....

Ayant aperçu le champ du combat, les Grandes Eaux jasaient entre elles :

— Bon ! ce n'est rien... cette petite folle de M^{me} la Pluie a ses vapeurs !

Puis elles se retirèrent, bruissantes et chuchotantes vers



Les deux adversaires
terrassés.

les plages septentrionales, tandis que le Siroco regardait avec une curiosité très amusée, les deux adversaires terrassés.



... Alors, la courbe souverainement indifférente d'un arc-en-ciel illumina le ciel apaisé.

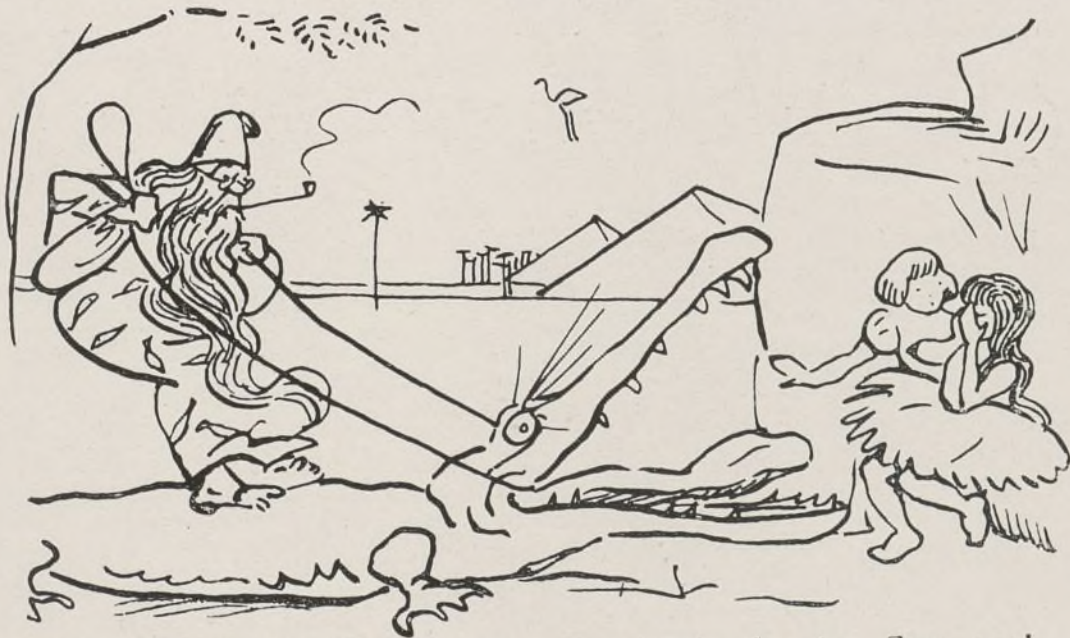
VII

Pendant que, sur les marches de la pyramide Doudoufri, Zéphyr et Rosée faisaient un beau rêve, la main dans la main, un dieu très vénérable s'oubliait à les regarder dormir.

Debout, monté sur un crocodile : c'était un vieillard d'allure noble. Une auréole de cheveux rouges entourait sa face grave ; sa barbe abondante, aux reflets bleus, descendait jusqu'aux pieds. Son vêtement fait d'une étoffe changeante toute brodée de poissons argentés, l'entourait de plis gracieux, réguliers. Au bruit que fit l'animal sacré en remuant ses écailles, les enfants s'éveillèrent.

— Oh ! le gros lézard ! vois donc Toto ?

D'un mouvement plein de dédain, le crocodile tourna vers la petite ignorante sa gueule béante, en faisant mine



d'être prêt à l'avalier comme une simple dragée. Sur quoi l'enfant pensa mourir de frayeur.

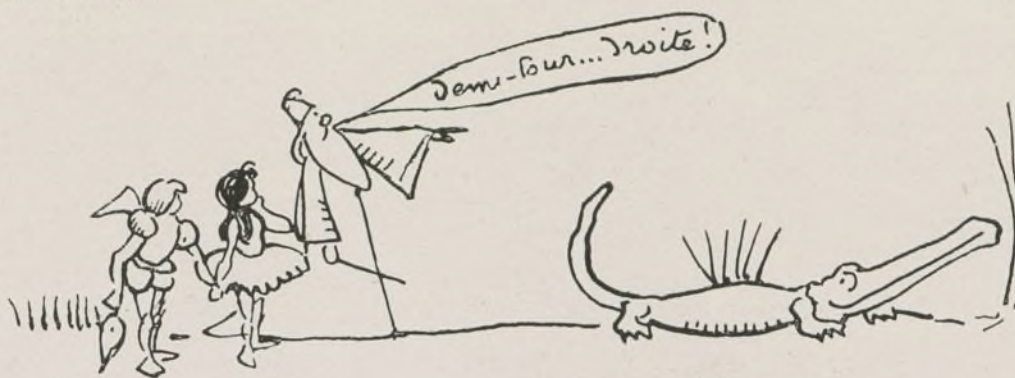
— Bon dieu Nil ! dit bien vite Toto en reconnaissant un vieil ami — bon dieu Nil, ma petite amie a très peur !

Mais le bon vieillard sortant d'une poche profonde des gâteaux au miel, les lança au crocodile qui, nonchalamment, referma sur eux ses mâchoires.

Le dieu dit :

— Mes enfants, j'ai quitté mon lit bordé de lotus, tout exprès pour venir à vous... Etes-vous sourds pour ne rien entendre de ce qui bouleverse notre paisible désert ?

— Si fait ! j'ai très bien entendu ! répondit Toto. J'ai



entendu le rire de Rosée qui sonne comme des perles sur le marbre, et je...

— Il ne s'agit pas de perles ni de rire ! dit gravement le dieu, il s'agit de ne pas être des enfants indifférents... Votre père, Toto, après une grande colère...

— Oh ! papa est toujours en colère...

— Et maman pleure tout le temps... ça n'est pas gai !...

observa Rosée.

— Eh bien ! mes bons petits : maman la Pluie a fini de pleurer, et papa le Vent n'a plus de colère !



— Quelle chance !! dirent les deux enfants en même temps.

— Ce n'est pas une chance du tout, car vos parents courent un danger dont vous pouvez seuls les sauver. Venez mes enfants, allons les ressusciter !

Rosée descendit la première, à reculons — et Zéphyr s'appêta à quitter sa marche avec un si visible regret, que le bon dieu Nil fronça les sourcils en marmonnant :

— Petits ingrats ! ils n'ont pas du tout l'air émus ! Heureusement, le danger n'est pas grand car, après tout ! ce ne sont que des immortels...

Ce monologue agitait le menton du vieillard ; toute sa belle barbe aux reflets bleus ondulait, pour la plus grande admiration de Rosée qui contemplait le dieu Nil avec un sourire ravi.

Lui se pencha pour l'embrasser, puis il cria au crocodile sacré :

— Demi-tour à droite !

Et les enfants regardèrent l'animal retourner paisiblement vers les bords fleuris de son humide patrie.

Alors le dieu prit les mains des deux enfants, et tous trois s'acheminèrent vers le lieu du combat.

Comme ils dépassaient le bois d'acacias mêlé de mimosas, ils aperçurent le diable Siroco qui fumait une bonne pipe, en contemplant M. le Vent et son ennemie : gisant à terre, la face tournée vers un ciel implacablement bleu.

VIII

— Viens nous aider à les ranimer ! cria le dieu Nil tout en s'empressant avec les enfants.

— Par ma pipe ! je ne remuerai pas une griffe pour eux ! ricana le diable Siroco... Quelle honte pour mon gros neveu :



battu par une femme... Ces gens du Septentrion sont tous des lymphatiques, hou! hou!

Cependant, sous les soins diligents de leurs enfants, les ennemis terrassés reprenaient les couleurs de la vie, très vexés d'avoir eu, en cet état, des témoins aussi importants.

Tandis que M^{me} la Pluie ruisselait avec délice, le diable Siroco la regardait stupéfait.

Habitué à la peau noire et aux cheveux crépelés de ses négresses, la pâleur si distinguée de M^{me} la Pluie, ses longs cheveux luisants comme des algues, l'impressionnaient grandement. Il avança trois fois vers elle ses pieds fourchus, et prenant une pose avantageuse, il dit rudement :

— Femme du nord, viens avec moi ! tu régneras sur mes troupeaux, sur mon harem, sur mes bédouins. C'est dit ? Je t'enlève.



Femme du Nord
viens avec moi !

La proposition fut accueillie par un fou rire général ; la barbe vénérable du dieu Nil en était toute secouée ; M^{me} la Pluie oubliait de pleurer, et le Vent décrivait autour de son oncle les plus fantastiques pirouettes. Rosée à demi-inquiète se serrait contre sa mère :

— Maman ! ne vous laissez pas emmener par ce vilain diable !

Le diable Siroco sentant vivement l'offense d'un tel accueil, demeura un moment tout vert de stupeur, et puis il bondit sur ses pieds de bouc :

— Malédiction sur vous tous ! Je retourne à mon royaume brûlant ! Mais je reviendrai escorté de mes amazones favorites : la Soif ! et la Peste ! Et de ce lieu qui m'a vu bafoué, je ferai un lieu d'effroi et de mort ! où une sauterelle même ne pourra respirer.

Les yeux du dieu Nil s'emplirent alors d'une sainte colère, il étendit la main vers le sud et ordonna :

— Va-t'en !

— Oui je m'en vais, mais avant que ce siècle ait passé, je me serai vengé de vous tous : souvenez-vous-en !...

Ce disant, le démon Siroco fit entendre un sifflement rauque et prolongé. De tous les points de l'horizon, des bandes

d'hyènes se précipitèrent, rampant vers lui. Il les entraîna dans sa fuite rapide et longtemps encore, des hurlements, des imprécations et des cris montèrent dans le ciel inaltérablement bleu.

X

Des souffles de haine traînaient dans l'air étouffant. M. le Vent et sa rivale se regardaient indécis, prêts à reprendre la



querelle, quand le dieu Nil, seigneur des poissons, dispensateur des moissons dorées, intervint avec autorité :

— La paix soit avec vous ! Votre inimitié prendra fin ici-même, car vous êtes tous deux bons et utiles : — Vos larmes, M^{me} la Pluie, abreuvent la terre qui a soif et font germer des choses délicieuses ; votre souffle, M. le Vent, règle



Vos larmes
abreuvent la
Terre

le temps et balaie les miasmes mauvais. Je vous invite tous deux à la saison du printemps prochain : nous ferons ensemble de la belle besogne sur la terre des pharaons. En attendant, allez en paix !

D'un grand coup d'aile joyeux, M. le Vent partit vers la Méditerranée.



Balaie les Miasmes

Mettant à profit un moment où son papa était très occupé à faire danser les bateaux qui vont sur l'eau, le prince Toto revint aux pieds du dieu Nil qui jouait avec Rosée et lui fit cette prière :

— Tu me la donneras pour femme, quand je serai grand ?...

— Oui, quand tu auras quelques siècles de plus..... et si vous continuez à être très sages !

Toto, détachant l'un des cordons de perles qui s'enroulaient aux cheveux de Rosée, l'emporta avec un joli sourire.

... Et le bon dieu Nil qui avait à travers les âges bercé tant d'espairs et de rêves, se prit aussi à sourire en songeant à l'éternel renouveau.

HENR. D.-ROLL



Georg Delany



Pages d'Album

SALON DES INDÉPENDANTS

La Société des Indépendants, dont le salon désormais occupera les deux grandes serres de la Ville de Paris, entre, avec sa vingt-unième année, dans une phase nouvelle. Après un patient effort, elle obtient du public l'attention qu'elle mérite. On peut dire que, depuis sa création et grâce à la ténacité de son excellent président, de M. E. Valton, la Société des Indépendants a vu se produire chez elle toutes les tendances dont le succès, par la suite, devait s'imposer au goût du public. Combien d'artistes, et des plus réputés aujourd'hui, sont partis de ce groupement, qui a pour premier article de règlement la suppression du jury, et pour devoir le plus sacré, l'exercice d'une solidarité toute fraternelle ! Le salon de cette année fait le plus grand honneur à la Société des Indépendants : les œuvres qui y sont exposées sont pour le

plus grand nombre très remarquables. On a même eu la pensée touchante de faire participer à la triomphale manifestation de cette année deux des artistes, morts aujourd'hui, et qui, à l'heure des débuts, furent des plus ardents à la bataille, Seurat et Van Gogh.

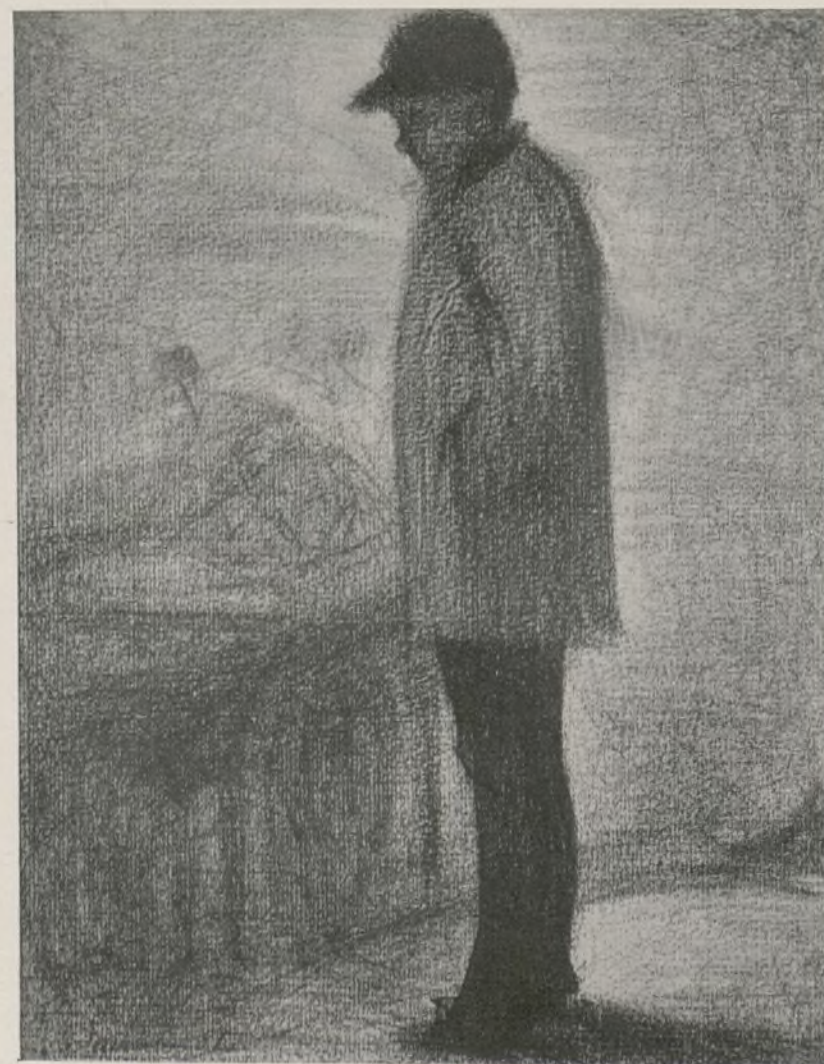
Le *Figaro Illustré* ne pouvait pas demeurer indifférent à ce grand mouvement d'art ; et grâce à l'amabilité de quelques exposants les plus aimés, il peut offrir à ses lecteurs les pages d'album, où les œuvres maitresses apparaissent en leur qualité d'œuvres originales. Qu'on regarde attentivement ces dessins, si variés de manière et de signification, ces dessins exécutés spécialement pour nous : on y découvrira sans peine, l'ampleur d'imagination, le sens le plus aigu de l'art, une sève débordante de jeunesse, une belle audace d'imprévu ; ce sont là des pages que l'on aimera à feuilleter plus tard, alors que ceux qui les ont signées seront devenus les maitres fêtés promis à l'avenir de l'art français.

Pour nous, nous serons heureux, si, pour leur avoir ouvert les portes de notre musée graphique, nous amenons à leur salon les visiteurs, qui nous sauront certainement gré de les avoir incités à comprendre et à admirer, comme nous le faisons depuis vingt ans, le vaillant effort de la Société des Indépendants.

L. R.-M.



Paul Signac — Venezia



Collection de M. Félix Fénéon

F. PIET. — Au bal Tabarin.

PAUL SIGNAC. — Venezia.

SEURAT. — Marchand d'oranges Place de la Concorde.



RICHARD RANFT. — *L'Attente.*
 OLGA METCHNIKOFF. — *Étude.*
 ALEXIS URBAIN. — *Jugement de Paris.*





J. PLUMET. — La Dame en gris.
L. PAVIOT. — Avant le bal.
R. DE MATHAN. — La Glèbe.
CH. AGARD. — Étude pour le tableau Retour de la promenade.
E. LEMPEREUR. — Sur l'eau.





H. MANGUIN. — *Femme à sa toilette.*
 CH. CAMOIN. — *Étude.*
 MATISSE. — *Bréhal.*
 L. DUVAL-GOZLAN. — *Bords de la Dordogne.*
 A. M. LE PETIT. — *Terrassiers à Saint-Denis.*
 A. MARQUE. — *Ebats d'enfants.*
 OLGA METCHNIKOFF. — *Etude.*